

Vers un nouveau tourisme en



© IRD / D. Paugy

L'offre écotouristique est essentiellement axée sur les parcs et réserves.
Girafe de Rostchild (Murchison Falls National Park en Ouganda).

Quel rôle pour le développement ?

Le tourisme africain tiendra-t-il enfin ses promesses grâce aux formes équitables, solidaires et raisonnées ? La question se pose, tant cette activité a suscité d'espoirs, de controverses et de déceptions depuis les Indépendances. « L'enjeu des débats tient au rôle du tourisme en faveur du développement, le plus important du monde, selon l'Organisation mondiale du tourisme. Le problème est de savoir si ce secteur participe au développement économique des pays africains, à qui il profite et dans quelles conditions. Et si ce développement n'est pas atteint, comment alors transformer le secteur sans remettre en question son dynamisme ? » *Pendant longtemps, le tourisme de masse a constitué l'alpha et l'oméga des développeurs*, raconte-t-elle. Le principe, édicté par la Banque mondiale et repris par l'Unesco, était axé avant tout sur des considérations économiques. Il fallait faire venir beaucoup de visiteurs et les recettes générées favoriseraient le décollage économique. Les politiques se sont fondées sur cette approche pour développer une offre essentiellement focalisée sur les activités balnéaires et sur les parcs et réserves d'animaux sauvages. Mais le modèle a rapidement montré ses limites. D'abord au plan du développement économique, il ne s'avère pas être le levier escompté. L'activité assure un certain volume d'emploi mais ne parvient pas à entraîner d'autres secteurs dans son sillage. De plus, elle est très sensible aux crises, les exemples tunisien et

égyptien en témoignent. « *Du point de vue environnemental, le tourisme de masse pose aussi problème*, estime le géographe Estienne Rodary. *À grand renfort de kérosène, il draine de fortes concentrations humaines vers des écosystèmes souvent fragiles, comme les littoraux, les oasis ou les réserves.* » Enfin il a aussi ses détracteurs sur un plan moral, éthique et politique. Nombreux sont ceux qui y voient une pérennisation des formes de domination coloniales, une marchandisation des cultures et une perversion des rapports entre visiteurs et visités. « *L'idée d'un tourisme plus équitable, plus proche des habitants, plus durable s'est imposée progressivement* », indique Anne Doquet. Même l'Unesco, devenue frileuse face au vide culturel du tourisme de masse, s'y est convertie. Désormais, le tourisme culturel, où l'on vient partager les traditions, découvrir l'autre et soi-même, est devenu le crédo pour les acteurs de la filière, les associations, les institutions de développement et même parfois les pouvoirs publics. « *La demande vient aussi des touristes*, précise le socio-anthropologue Bernard Moizo. *Nombre d'entre eux aspirent à connaître un autre visage, plus authentique, du continent africain.* » Cette nouvelle tendance, qui met sur la touche les gros voyagistes – le tourisme de masse est un secteur très concentré aux mains de puissants tour-opérateurs –, avait ses précurseurs. Les pays enclavés, ne disposant ni de côtes propices aux séjours balnéaires ni de faune remarquable, ont saisi avant les autres l'intérêt du tourisme culturel. Le Mali capitalise ainsi de longue date sur son patrimoine de traditions, tandis que le bouillonnant capitaine Thomas Sankara avait lancé très tôt une compagnie aérienne charter, Naganagani, pour amener ces nouveaux voyageurs au Burkina Faso. ●

Après des décennies consacrées au tourisme de masse, à destination des stations balnéaires et des réserves animalières, l'Afrique propose un nouveau visage à ses visiteurs.

Les chercheurs analysent et observent cette offre émergente, faite de rencontres avec l'autre, de découverte culturelle mutuelle et apparemment guidée par l'éthique et la durabilité.

Vers un écotourisme vertueux

Plus que simple de passer du tourisme de masse, élitiste, à l'écotourisme, vertueux. L'Afrique, engagée dans cette transition depuis deux décennies, en fait l'expérience. « *Les projets visant à associer la conservation de l'environnement, le développement des populations locales et l'exploitation touristique du patrimoine naturel se multiplient mais ils connaissent des limites conceptuelles difficilement franchissables* », estime le géographe Estienne Rodary. Avec ses paysages remarquables et sa faune unique, le continent noir attire de nombreux touristes occidentaux. Amateurs de safaris photo ou de chasse sportive s'y pressent, particulièrement dans les parcs et les réserves d'Afrique australe et orientale, depuis plus d'un siècle. La prise de conscience des impacts environnementaux et sociaux de cette activité remonte à la fin des années 70. Elle émane des milieux de la protection de la nature, plus que des acteurs du secteur touristique, et a été investie par les développeurs institutionnels et associatifs. « *Le but des programmes d'écotourisme lancés en Afrique est de protéger les ressources naturelles tout en générant des retombées économiques en faveur des communautés concernées* », explique-t-il. Pour cela, les professionnels ont gardé les mêmes produits (la grande faune) et les mêmes touristes qu'avant, et

redistribuent les revenus au niveau local. La manne financière est considérable. Les amateurs des merveilles naturelles africaines comptent parmi les touristes qui rapportent le plus – jusqu'à plusieurs dizaines de milliers de dollars par visiteur pour le tourisme cynégétique de grand gibier. Les tour-opérateurs sont contraints de redistribuer une part, de 20, 30 voire 50 % du bénéfice réalisé sur place. Les villageois reçoivent rarement une rétribution directe, hormis quelques emplois induits, mais plutôt des retombées sous forme d'équipements, d'infrastructures ou de services collectifs. Des initiatives en ce sens voient le jour sur tout le continent, en Zambie, au Zimbabwe, en Tanzanie, à Madagascar et, plus anecdotiquement, en Afrique de l'Ouest. Elles sont souvent le fait d'ONG ou d'agences de développement, plus rarement de politiques nationales. « *Mais en conservant le produit élitiste "parcs et réserves", assorti de mesures pour l'éthique et l'environnement, l'écotourisme africain s'expose à des contradictions flagrantes*, affirme le chercheur. *Comment, en effet, réduire significativement l'impact environnemental en proposant des circuits haut de gamme, seulement susceptibles d'intéresser des clients riches habitant à l'autre bout du monde ?* » Ainsi paradoxalement, plus l'écotourisme se développe,

générant davantage de ressources pour la préservation de la biodiversité, plus il y a de transports transcontinentaux, source incompressible de gaz à effet de serre... Et même si les villageois reçoivent une part des bénéfices, les échanges sociaux entre les touristes, principalement intéressés par la faune, et les populations locales restent très limités. De plus, l'uniformité de l'offre rend le secteur fragile. D'abord en créant une forte concurrence entre les destinations africaines, puis en l'exposant tout entier à la désaffection des touristes en cas de crise économique, politique ou environnementale. La solution est peut-être africaine. « *En développant une autre offre écotouristique, centrée sur les terroirs, sur des paysages moins spectaculaires, à la gestion moins onéreuse et plus en prise avec les économies locales, il est possible de répondre à une demande régionale, où les déplacements sont déjà très nombreux* », considère pour sa part l'économiste Philippe Méral. En somme, c'est le modèle du tourisme rural européen qui pourrait inspirer le second souffle de l'écotourisme africain. ●

Contacts

estienne.rodary@ird.fr
philippe.meral@ird.fr
UMR GRED (IRD, Université Paul Valéry – Montpellier 3)

Afrique

Dans le sillage des festivals

Qui, de la politique culturelle ou de l'initiative touristique, a précédé l'autre ? Comme ailleurs pour la poule et l'œuf, la question se pose souvent en Afrique de l'Ouest. Dans cette région, où les visiteurs viennent surtout pour découvrir la culture, les deux sont souvent liés, et pas toujours dans le même sens. « À Markala, raconte ainsi le géographe Fodé Moussa Sidibé, le festival "Masques et marionnettes" a été créé pour sauvegarder un patrimoine malien en péril mais le tourisme l'a rapidement investi. » La manifestation vient pour perpétuer des traditions sacrées et profanes jusqu'ici célébrées lors de fêtes marquant les cycles agricoles et que les paysans ne parvenaient plus à organiser compte tenu des difficultés économiques du secteur et de la sécheresse. Et au fil des éditions, les voyageurs se sont imposés comme des acteurs à part

pour le pays Dogon », précise le chercheur. Le résultat dépasse les ambitions. La manifestation musicale draine une foule immense, venue de la région, de la capitale ou de l'autre bout du monde, attirée par une affiche artistique des plus prestigieuses. Et l'activité touristique perdure désormais entre deux éditions, suscitant le développement de restaurants, d'hôtels et d'ateliers d'artisanat. Les échecs touristiques existent aussi, quand les visiteurs ne viennent pas, mais ils peuvent se muer en succès culturels inattendus. « Des festivals lancés en pays Dogon pour promouvoir le tourisme ont surtout attiré un public local, relançant l'intérêt des habitants pour leurs propres traditions », raconte ainsi l'anthropologue Anne Doquet. Ce succès met en cause le décalage habituellement constaté entre les mises en scène culturelles destinées aux touristes et les expressions identitaires endogènes. Ainsi le



Touriste en pays Dogon.

entière du festival, obtenant qu'il se déroule désormais à des dates fixes pour l'intégrer dans leurs circuits de visites. Il en va de même du Masa¹ à Abidjan et du fameux Fespaco² à Ouagadougou. Conçues pour promouvoir respectivement l'art et le cinéma africain, ces manifestations devaient tourner de pays en pays. Leurs succès, au plan touristique, les ont définitivement fixées dans les capitales ivoiriennes et burkinabè. Et quand ce n'est pas le tourisme qui se greffe sur des événements culturels existants, c'est l'inverse, la politique culturelle est mise à contribution pour faire venir ou rester les touristes. Ainsi, à Essakane, une toute petite localité au milieu des sables à deux heures de piste de Tombouctou, des acteurs associatifs locaux ont créé une manifestation artistique *ex nihilo*. Leur idée est d'attirer jusqu'à eux les visiteurs de la célèbre cité. Et le pari est réussi, le Festival au Désert, orienté sur les traditions touaregs et la world music, fait recette. Les artistes s'y pressent et la destination, naguère inconnue, existe maintenant au plan touristique, au moins durant la manifestation. Le festival de jazz de Saint-Louis au Sénégal répond sensiblement à la même logique, attirer les touristes visitant Gorée ou séjournant sur la Petite Côte. L'offre balnéaire ne prenait pas, malgré la situation de la ville à la fois sur le fleuve et l'océan, la musique a permis de relancer l'intérêt pour l'ancienne capitale de l'Afrique occidentale. Quant au Festival sur le Niger, de Ségou au Mali, il est carrément créé à l'initiative d'un hôtelier local. « Son objectif était de retenir les touristes traversant la ville en route

folklore pour Occidentaux ne ferait pas que pervertir la culture, il pourrait la servir. ●

1. Marché des Arts du Spectacle Africain à Abidjan.
2. Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou.

Contacts

anne.doquet@ird.fr
UMR Ceaf (IRD, EHESS)
Fodé Moussa Sidibé
fodemoussa@yahoo.com
Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako

Oasis de Thigmert (Maroc), ancienne kasbah transformée en musée de la culture nomade et sahraoui faisant partie du projet de tourisme de l'oasis.



Les multiples niches du tourisme alternatif



On peut aussi bronzer utile ! Loin des foules du tourisme de masse, d'autres voyageurs viennent visiter

l'Afrique en quête d'altérité, de culture ou à la découverte d'eux-mêmes. « *Le continent africain, souvent considéré comme le berceau de l'humanité, occupe aujourd'hui une place de choix dans l'imaginaire des Occidentaux, estime l'anthropologue Nadège Chabloz. Et ils sont nombreux à venir y chercher des racines, de l'authenticité et de la chaleur humaine.* » Le phénomène du tourisme alternatif, reste confiné à des niches et prend différentes formes en fonction de la nature de la quête engagée. Certains tentent ainsi de sortir des sentiers battus, en pratiquant un tourisme solidaire, apparenté au commerce équitable, plus tourné vers le partage avec les populations visitées. Ils achètent des « vols secs » et partent à l'aventure, logeant chez l'habitant et se nourrissant de produits locaux. Pour les moins aventureux, des associations proposent une offre structurée, avec des villages investis dans l'accueil des touristes. « *La philosophie de ce tourisme "de rencontre" connaît des limites, notamment en raison de l'asymétrie économique entre les voyageurs et leurs hôtes* », considère la chercheuse. Le géographe Fodé Moussa Traoré est plus pragmatique, estimant très bénéfique pour les communautés rurales les aménagements sanitaires engagés pour accueillir les étrangers. D'autres voyageurs vont plus loin dans leur



© N. Chabloz

Le tourisme alternatif consiste aussi à venir s'initier à des rites traditionnels, comme ici au Bwiti au Gabon.

engagement, en pratiquant le tourisme humanitaire. L'idée consiste à venir participer au développement des pays africains pendant ses vacances. Le phénomène connaît un engouement certain, à la faveur de l'accroissement du temps libre et de l'image très positive de l'action humanitaire. L'été venu, des retraités, des actifs ou des étudiants partent avec des organisations pour construire une école, distribuer des moustiquaires, donner des cours d'anglais, etc., dans les pays sahéliers notamment. L'impact réel sur le développement de ces initiatives ponctuelles et dispersées reste toutefois difficile à mesurer. Pour d'autres visiteurs, le voyage en Afrique est plus personnel encore. Il s'agit de tenter de nouer ou renouer avec des « valeurs africaines », sources supposées d'authenticité et d'enrichissement spirituel. Ainsi, nombreux sont les occidentaux d'origine africaine allant rechercher leurs racines et découvrir le berceau de lointains ancêtres. En ce sens, des Africains-

américains fréquentent des destinations comme le Ghana, la Gambie ou la Sierra Leone et font souvent le détour par la très symbolique maison des esclaves de Gorée au Sénégal. D'autres visiteurs, ne disposant pas nécessairement d'attaches ancestrales sur le continent, pratiquent ce que la chercheuse Nadège Chabloz qualifie de « tourisme mystico-spirituel et thérapeutique ». Guidés par la perception primitiviste du continent africain, ils viennent s'expérimenter à des rites initiatiques, notamment le Bwiti au Gabon et le vaudou au Bénin, comme d'autres vont ailleurs en Guinée ou en Côte-d'Ivoire apprendre le djembé auprès de maîtres reconnus des percussions traditionnelles. ●

Contact

nadege.chabloz@ehess.fr
UMR Ceaf (IRD, EHESS)

De la plage au terroir maghrébin



Finie la bronzette passive sur les plages du Maghreb ? Pas complètement, bien sûr, mais les visiteurs sont toujours plus nombreux à chercher autre chose, à vouloir découvrir un aspect plus authentique de la région. Au point d'avoir généré une activité touristique à part entière au Maroc, qui pourrait bouleverser les choix officiels « tout balnéaire » de l'aménagement du territoire. « *C'est la fièvre dans les campagnes, les villages bouillonnent d'initiatives et de projets autour du tourisme rural* », explique le géographe Mohamed Berriane de l'Université de Rabat. Car les acteurs locaux, percevant cette attente nouvelle, se sont organisés pour y répondre. Dans certaines régions, particulièrement les montagnes et les oasis, les villageois ont élaboré une offre touristique appropriée, faite d'accueil chez l'habitant, d'initiation aux activités traditionnelles et artisanales, d'excursions à la découverte du patrimoine naturel. « *L'initiative vient d'en bas, note le socio-anthropologue Bernard Moizo. Les habitants des douars ont compris quel parti ils pouvaient tirer de cette demande spontanée, particulièrement bienvenue dans des zones*

déshéritées et peu loties en investissements publics. » Et nombreux sont les acteurs à s'être lancés dans la bataille : outre les habitants eux-mêmes, les résidents étrangers investissant dans des structures d'accueil et la diaspora marocaine vivant à l'étranger sont à la manœuvre. Le bouche à oreille, les réseaux de solidarité et internet jouent un rôle majeur dans l'émergence du phénomène. « *Les Marocains de France ou des États-Unis recommandent leur région d'origine aux visiteurs potentiels et donnent l'adresse de leur famille pour l'hébergement sur place, rapporte Bernard Moizo. Et les petites structures touristiques se sont dotées d'une visibilité en ligne, de sites web, de mails pour assurer la communication et les réservations.* » Des associations investies dans le domaine de la vie rurale, comme Accueil Paysan, le mouvement Slow Food ou Migrations et Développement, qui monte des auberges villageoises en s'appuyant sur un réseau de migrants revenus au pays, fournissent leur appui. Elles soutiennent la création et le fonctionnement des micro-entreprises sociales et familiales du secteur qui privilégient les produits de terroir. Des bailleurs de fonds internationaux se sont également joints au mouvement. « *L'État n'est venu qu'après, note pour sa part le géographe Saïd Boujrouf, de l'Université de Marrakech. Toutes les politiques publiques avaient porté jusqu'ici sur le balnéaire et les destinations culturelles – les villes royales – mais il y a désormais une action officielle pour promouvoir le tourisme rural.* » Avec ou sans l'aide des autorités, de véritables destinations ont émergé dans les arrière-pays jusqu'alors marginalisés. L'appropriation des projets par la population et la proximité de centres touristiques drainant des visiteurs et disposant d'infrastructures de transport, comme Marrakech, conditionnent



© IRD / B. Moizo

Gorges de Todra et vallée du Dadès (Maroc), signalétique locale associée aux initiatives villageoise de développement du tourisme rural.

l'émergence des terroirs. La recette ne fonctionne pas toujours. Ainsi, en Tunisie, où le tourisme balnéaire fait loi, les politiques destinées à s'ouvrir à cette nouvelle demande des vacanciers occidentaux et nationaux n'ont pas su échapper au formalisme officiel. Les visiteurs quittent les plages pour visiter l'intérieur du pays mais toujours dans le cadre organisé des tour-opérateurs et des grands hôtels. Les terroirs n'en bénéficient pas réellement. Dans l'Algérie voisine, où par contre il n'existe aucune politique en faveur du tourisme, s'est spontanément développé un petit marché domestique. Les Algérois, en quête de nature et de liberté, ont suscité une offre de tourisme rural – pour les week-ends surtout – dans les villages côtiers et le proche arrière-pays giboyeux. ●

Contacts

bernard.moizo@ird.fr
UMR GRED (IRD et Université Paul Valéry, Montpellier 3)
mohamed.berriane@yahoo.fr
Université Mohamed V – Rabat
et LMI Mediter,
Saïd Boujrouf
boujrouf@yahoo.fr
Université de Marrakech